

Paroles et Musique

SPECIAL
BALAVOINE

Exclusif :
MITTERRAND TEMOIGNE

Gilles SERVAT
Charl lie COUTURE
Bruce SPRINGSTEEN
NOUGARO EN AFRIQUE

LES TROIS JOURS DE LA CHANSON FRANCOPHONE A MONTREAL

La chanson québécoise traverse depuis quelques années sinon une crise, du moins une période difficile. La montée du mouvement indépendantiste avait fait éclore dans les années 60-70 toute une génération de chanteurs qui, de Charlebois à Latraverse, avaient su affirmer par leurs textes une identité québécoise et en même temps inventer un son nouveau par l'utilisation entre autres des syncopes rock'n'rolliennes. Cette époque féconde soutenue par une effervescence sociale et politique semble aujourd'hui révolue. Non par manque de chanteurs et de désir de chanter mais par absence d'une structure professionnelle leur permettant de s'exprimer dans de bonnes conditions.

La retombée du nationalisme après l'échec au début des années 80 du référendum sur l'autonomie du Québec eut des conséquences désastreuses sur la vie culturelle québécoise dans son ensemble et sur la chanson en particulier. Devant une certaine démobilisation du public, maisons de disques et organisateurs de spectacles se mirent à prendre de moins en moins de risques, privilégiant la carrière internationale des grandes vedettes (le cas de Diane Dufresne est exemplaire de ce point de vue) au détriment du travail de recherche des jeunes talents.

Le malaise engendré par cette situation affecta la nature même des chansons. En s'internationalisant la chanson québécoise perdait sa spécificité, les paroles semblant, à l'exemple de la chanson anglo-saxonne, passer au second plan au profit d'un « sound » assez uniformisé. De leur côté, les défenseurs de la chanson « à texte » restaient trop souvent prisonniers des grands aînés français (ou belges) — Brassens, Brel, Ferré — en se contentant de reprendre servilement leurs chansons sans faire évoluer le genre. Le problème de la relève se fit donc sentir avec de plus en plus d'acuité.

C'est dans ce contexte qu'émerge depuis quelques années une sorte d'« underground chansonnière » composée de jeunes auteurs-compositeurs-interprètes s'efforçant de faire bouger les choses. Leur principal problème pour se faire connaître est de sortir du circuit des boîtes à chansons, véritable ghetto où les confine l'indifférence du show business, d'autant plus qu'entre les bistrotts et les grands auditoriums (style Place des Arts à Montréal) il existe relativement peu de salles moyennes.

On comprend mieux l'importance de la politique de l'Union Française, à l'origine centre d'entraide et de refuge des immigrants français et aujourd'hui centre communautaire et culturel français au Québec, qui, à l'initiative de Philippe Noirault, lui-même pianiste (il a travaillé avec Nougaro) et ACI, a décidé d'offrir un tremplin (la comparaison avec celui du Printemps de Bourges vient tout de suite à l'esprit) à ces jeunes chanteurs en organisant trois journées de la chanson francophone auxquelles était convié *Paroles et Musique*.

La programmation avait retenu 18 auteurs-compositeurs-interprètes (6 par soir) qui se succédèrent dans la

(Ph. Le Journal de Montréal)



La photo de famille! Avec Marc Ogeret en tournée alors au Québec...

salle de l'avenue Viger, non loin du vieux Montréal. Le nombre important des participants, s'il eut l'inconvénient de limiter le temps de passage de chacun, permit en revanche d'avoir un échantillonnage de chanteurs de styles et de sensibilités fort différents. Parmi les plus jeunes, les plus remarquables furent Sylvie Royer (21 ans) aux textes tourmentés servis par une voix « tripale » et Luc de la Rochellière (20 ans), lauréat du Festival de Granby 1986, qui réussit à être à la fois fantaisiste et grave dans des chansons comme « Amère America » et « Taxi Reggae ». On est touché par le regard encore enfantin qu'il jette sur la vie, mêlé à cette urgence propre à l'adolescence. Guère plus vieux, Chantal Richer et Daniel Langlois forment un groupe vocal à eux deux. Ils étaient accompagnés ce soir-là par un groupe jazzy qui étouffait parfois la richesse de leurs harmonies. Une fraîcheur qui n'est pas sans rappeler les Enfants Terribles de la grande époque. A croire que le duo est un genre plus répandu au Québec qu'en France, Claude Prigent et Alain Lecomte ont eux aussi séduit l'assistance, entre autre par leur professionnalisme. Prigent, comédien bien connu des téléspectateurs québécois a une présence indéniable mais c'est Lecomte, plus effacé, qui écrit la plupart des chansons, à mi-chemin entre la drôlerie et le drame. A noter une superbe reprise des « Fous de Bassan » de Jacques Blanchet, l'un des pionniers de la chanson québécoise.

Dans un registre bien différent, Jamil, montréalais d'origine marocaine et auvergnate (!) a ouvert une porte inattendue ici en abordant le thème de l'immigration, avec humour et intelligence. Il a le sens du raccourci pour évoquer les situa-

tions les plus stressantes (« Ouvrez, police ») et une aisance scénique surprenante. Ces trois jours firent la part belle aux femmes. Anne-Marie Gélinas fut pour certains la révélation de la manifestation. De formation théâtrale, elle sait mettre en scène ses chansons et écrit des textes tendres et poétiques. « La turlute des tétus », magnifique chan-

vage quand elle fait une incursion dans le blues, Catherine Balance crée un climat en demi-teintes sous lequel point la passion. Un talent d'écriture évident pour des thèmes très autobiographiques (« Je n'aurai pas d'enfant »), une interprétation à fleur de peau.

Généreux, truculent mais aussi émouvant, Jean Custeau chante depuis pas mal de temps et a déjà deux « longs-jeux » à son actif. Héritier de la tradition des Vigneault et Leclerc, il revendique ses racines avec « Raymond-les-culottes », hommage à Raymond Lévesque, autre grand précurseur québécois.

Pour terminer, citons Martin Lavoie, originaire du Lac Saint-Jean, qui eut le handicap d'ouvrir ce festival. Bien que n'étant pas en l'occurrence au mieux de sa forme (selon ses amis), il nous est apparu comme celui ayant la démarche la plus originale et la plus affirmée. Sur une musique très rythmique, s'accompagnant à la guitare électrique (style Bo Diddley par la forme), il est en prise directe avec la sensibilité et les interrogations de son peuple. Pour lui, la quête de l'identité personnelle passe par la recherche de la ressemblance avec l'autre, d'où un grand attachement à sa terre mais aussi divers emprunts à d'autres cultures (amérindiennes, africaines). Authentique artiste, Martin Lavoie symbolise le désir d'ouverture et de renouveau qui agite la chanson québécoise. (Montréal, 7, 8, 9/11/86).

Jean-Dominique BRIERRE

LEO FERRE AU T.L.P. : C'EST EXTRA!

Ah, Léo! Tu ne changeras jamais, et heureusement... Une ou deux ritournelles sorties d'un coin de la mémoire, un relent de java ou d'opéra, les textes des poètes et puis tes textes à toi, qui sont ceux d'un poète qui pisse comme un chien en gueulant « c'est extra! » Tes excès de grand cabotin qui n'a peur de rien et n'hésite pas à marteler « Le bateau ivre » avec emphase pour essayer de transmettre une émotion, une démesure. Et ton boniment, et tes emportements où le chansonnier pointe encore son nez, et tes gueulantes qui ramènent la scène de music-hall à sa dimension première : la foire. Ta sueur et ton piano, Baudelaire et Rimbaud, tes chants et tes chansons, tes blessures et tes crachats, tes cris et tes révoltes, et une scène pour toi tout seul pendant deux heures, et le temps qui se dilate et vient s'échouer sur un de tes refrains.

Ferré 86? Rien de changé. Il continue à énerver les suspicieux qui se feront un plaisir de remarquer que, si telle mise en musique de poème est intéressante, telle autre par contre... tend vers le pesant et la redondan-

ce. Il continue à horripiler les allergiques qui surveilleront les progrès du vieillissement comme un bulletin de santé, et noteront avec délectation que l'anar flamboyant prend des allures de monstre sacré, donc de monument, d'institution. Et il continue toujours à distiller une émotion presque palpable en direction de tous les autres, ceux qui se moquent de ces réserves, ceux qui acceptent tous ses excès, tous ses cris d'amour et de haine, parce qu'ils y perçoivent quelque chose de rare : le cri de la poésie qui n'hésite pas à grimper sur les planches.

Face à cette émotion poétique, toute critique est par avance réduite à l'impuissance : Ferré n'est pas parfait, et il ne le sera jamais, mais la perfection n'est-elle pas déjà la négation de la vie? Et de la poésie?

(Après un mois à Paris, au T.L.P., Léo Ferré effectue à présent une tournée en province.)

— Contact scène : Olivier Gluzman, tél. 1/43.38.26.26.

ACHEME